

# J'AI PEUR QUAND LA NUIT SOMBRE

INSTALLATION THÉÂTRALE POUR PARCS ET JARDINS







Edith Amsellem crée en 2011 à Marseille, la compagnie ERd'O avec un fort désir de théâtre dans des lieux "non dédiés". Elle cherche à mettre en perspective des œuvres, romanesques ou théâtrales, avec des espaces particuliers, pouvant révéler ces œuvres en les faisant vibrer dans la réalité du monde d'aujourd'hui. Les écrans qu'elle choisit pour raconter des histoires révèlent des images mentales communes à tous, mais en suggèrent aussi d'autres, plus intimes, plus enfouies.

Son premier spectacle "Les Liaisons dangereuses sur terrain multisports" d'après Laclos (2012), investit les terrains de jeu dans leur fonction ludique, pour inscrire à la dramaturgie une métaphore sportive, un match homme-femme à la vie à la mort.

Avec "Yvonne, princesse de Bourgogne sur château-toboggan" d'après Gombrowicz (2015), elle transpose la cour du roi dans la cour de récré, royaume exutoire de la petite enfance, pour convoquer la cruauté nue, l'égoïsme infantile, la perversité polymorphe. (Prix de la meilleure compagnie au Festival International Gombrowicz en Pologne, 2016)

Puis elle crée en 2017 "J'ai peur quand la nuit sombre" une installation théâtrale, plastique et sonore pour parcs et jardins publics à la tombée de la nuit, inspiré de versions méconnues du "Chaperon rouge".

Sa prochaine création "Virginia à la bibliothèque" d'après "Un lieu à soi" de Virginia Woolf, va s'inscrire dans une continuité du travail proposé dans ses trois premiers spectacles. Pour évoquer les femmes et la fiction sur les rayons dépouillés des siècles passés, elle va investir les bibliothèques. (création 28 Janvier 2020)

Parallèlement et toujours en lien à ses spectacles, elle propose des actions artistiques de street art participatif.

« Broder la ville » a sillonné la France avec ses grandes phrases en laine rouge véhiculant des messages poétiques sur la peur. Cette saison, elle propose en collaboration avec la plasticienne Clémentine Carsberg, une nouvelle intervention urbaine « Le Livre qui a changé ma vie », affichage sauvage et fluorescent sur les habitudes de lecture.

**Edith Amsellem est artiste associée au Merlan scène nationale de Marseille et au Théâtre de Châtillon.**

# Distribution

à partir de 12 ans

**durée du spectacle** 2 heure 20 en libre circulation

**durée d'une séance** 1 heure 10

2 séances identiques par représentation

## Billetterie

- Soit 2 billetteries distinctes à chaque séance (2 entrées public)

- Soit 1 billetterie pour les 2 séances (1 entrée public)

## jauge 350 personnes

200 personnes séance #1

150 personnes séance #2

**d'après** des versions du Chaperon rouge de la tradition orale

**mise en scène** Edith Amsellem

**avec** Yoann Boyer, Laurène Fardeau, Laurence Janner,  
Sophia Chebchoub, Anne Naudon

**création sonore et musique** Francis Ruggirello

**scénographie** Edith Amsellem, Laurent Marro,

Charlotte Mercier, Francis Ruggirello

**chorégraphie** Yoann Boyer

**création costumes** Aude Amédéo

**travail autour du tricot** Charlotte Mercier

**Régie coiffures et maquillages** Geoffrey Coppini

**régie générale et son** William Burdet

**régie lumière** Stéphane Midon

# Partenaires

## Production ERd'O

## Coproductions

Le Merlan scène nationale de Marseille,

La Criée, Théâtre national de Marseille,

Le Pôle Arts de la Scène – Friche la Belle de Mai (Marseille),

Le Théâtre de Châtillon,

La Passerelle scène nationale des Alpes du sud, Gap

Le Citron Jaune - Centre National des Arts de la Rue

Lieux Publics - Centre National de Création en espace public

**Avec le soutien** de la DGCA - Ministère de la Culture et de la Communication, de la DRAC PACA, de la Ville de Marseille, de la Région Sud PACA, de l'ADAMI, du Département des Bouches-du-Rhône

**Accueil en résidence** Département des Bouches-du-Rhône  
- Centre départemental de créations en résidence, La Gare Franche, Begat Theater

Ce spectacle reçoit le soutien de l'ONDA.

# Calendrier

## Saison 17/18

- 23 < 26 mai      **Le Merlan scène nationale de Marseille et La Criée, Théâtre national de Marseille (13)**
- 8 < 9 juin      **Théâtre de Châtillon (92)**
- 14 juillet      **Festival Scènes de Rue à Mulhouse (68)**
- 19 < 21 juillet      **Festival Chalon dans la Rue - programmation officielle (71)**

## Saison 18/19

- 17 < 18 mai      **Champigny sur Marne (94)**
- 24 < 25 mai      **DSN – Dieppe Scène nationale (76)**
- 21 < 24 août      **Festival d'Aurillac programmation IN (15)**
- 30 août      **Pronomade(s) en Haute-Garonne - CNAREP (31)**

## Saison 19/20

- 27 et 28 septembre      **Théâtre de Châtillon (92)**
- 5 et 6 mai      **Scènes du Jura, scène nationale (39)**
- 15 et 16 mai      **La Passerelle, scène nationale des Alpes du Sud, Gap (05)**
- 12 juin      **Les Passerelles, Pontault Combault (77)**
- 19 juin      **Théâtre de Fontenay-sous-Bois (94)**

# Il était une fois...

Tout le monde connaît "Le Petit Chaperon rouge", célèbre conte d'avertissement sur les dangers de la désobéissance : "Petite fille, ne t'écarte pas du droit chemin, sinon tu rencontreras le loup et il te mangera !" Cette morale s'appuie sur deux versions littéraires qui ont fait la célébrité du conte, celle de Perrault qui finit mal : "Et en disant ces mots le loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge et le mangea", et celle des frères Grimm qui finit bien : avec l'arrivée du chasseur-sauveur sortant ses ciseaux et libérant le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère du ventre du loup.

Pourtant j'ai découvert, dans certaines versions moins connues de la tradition orale, des Petits Chaperons rouges plus audacieux. Au même titre que les mythes, ils sont affaire de grandes personnes et abordent toutes les hantises du sexe et de la mort. Inceste, viol, pédophilie, gérontophilie, cannibalisme, scatologie et fétichisme y sont réunis en un cocktail explosif. Comment un conte aussi transgressif a-t-il pu nous parvenir expurgé, réduit à une simple histoire visant à éduquer les enfants conformément aux règles du code social d'une époque ?

Qu'en est-il de l'histoire de trois générations de femmes (la grand-mère - la mère - la jeune fille) se transmettant l'essence même de la vie, du parcours initiatique de cette jeune fille pubère et du happy-end dans lequel l'héroïne s'en sort seule ?

J'aime profondément cette figure féminine qui ne se soumet pas à la loi indiscutable, universelle, de la sauvagerie masculine. Elle défie la peur, l'homme, l'extérieur, assume de prendre le risque de rencontrer le loup et apprend à détalier pour vivre libre. Résonnent en moi les mots de Camille Paglia sur le viol : "C'est un risque inévitable, c'est un risque que les femmes doivent prendre en compte et accepter de courir si elles veulent sortir de chez elles et circuler librement. Et si ça te fait trop peur, il faut rester chez maman et t'occuper de faire ta manucure." Chez ces Petits Chaperons là, il y a une force qui m'impressionne et me rassure, ni masculine ni féminine : la faculté de dire "non" et de décider de son destin.

# Le Conte de la mère-grand

Recueillie par Achille Millien vers 1885 dans la Nièvre

C'était une femme qui avait fait du pain. Elle dit à sa fille :

– Tu vas porter une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ta grand.

Voilà la fille partie. À la croisée de deux chemins, elle rencontra le bzou qui lui dit :

– Où vas-tu ?

– Je porte une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ma grand.

– Quel chemin prends-tu ? dit le bzou, celui des aiguilles ou celui des épingles ?

– Celui des aiguilles, dit la petite fille.

– Eh bien ! moi, je prends celui des épingles.

La petite fille s'amusa à ramasser des aiguilles.

Et le bzou arriva chez la Mère grand, la tua, mit de sa viande dans l'arche et une bouteille de sang sur la bassie.

La petite fille arriva, frappa à la porte.

– Pousse la porte, dit le bzou. Elle est barrée avec une paille mouillée.

– Bonjour, ma grand, je vous apporte une époigne toute chaude et une bouteille de lait.

– Mets-les dans l'arche, mon enfant. Prends de la viande qui est dedans et une bouteille de vin qui est sur la bassie.

Suivant qu'elle mangeait, il y avait une petite chatte qui disait :

– Pue !... Salope !... qui mange la chair, qui boit le sang de sa grand.

– Déshabille-toi, mon enfant, dit le bzou, et viens te coucher vers moi.

– Où faut-il mettre mon tablier ?

– Jette-le au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin.

Et pour tous les habits, le corset, la robe, le cotillon, les chausses, elle lui demandait où les mettre. Et le loup répondait : "Jette-les au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin."

Quand elle fut couchée, la petite fille dit :

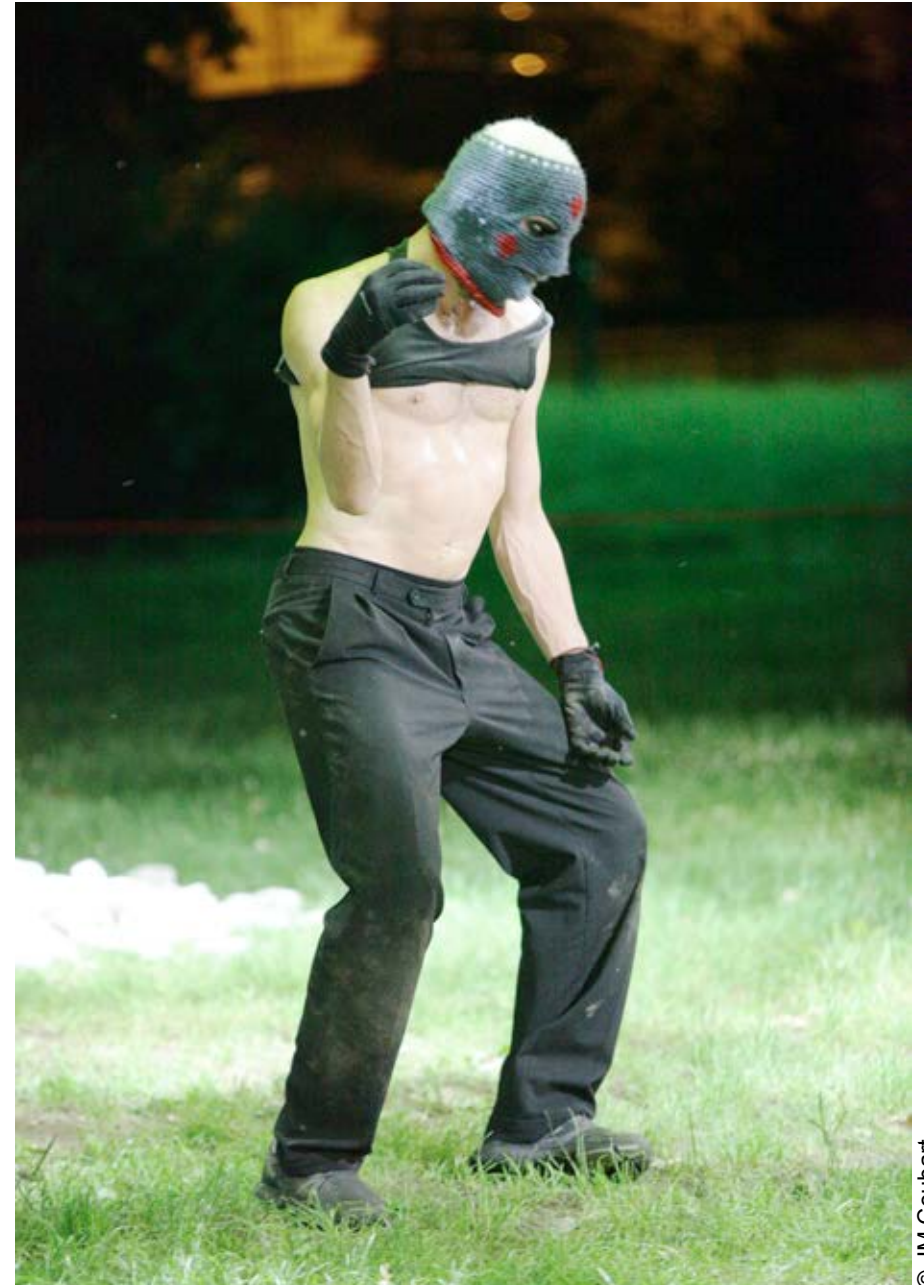
- Oh ! ma grand, que vous êtes poilouse !
- C'est pour mieux me réchauffer, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grands ongles que vous avez !
- C'est pour mieux me gratter, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grandes épaules que vous avez !
- C'est pour mieux porter mon fagot de bois, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grandes oreilles que vous avez !
- C'est pour mieux entendre, mon enfant !
- Oh ! ma grand, ces grands trous de nez que vous avez !
- C'est pour mieux priser mon tabac, mon enfant !
- Oh ! ma grand, cette grande bouche que vous avez !
- C'est pour mieux te manger, mon enfant !

- Oh ! ma grand, que j'ai faim d'aller dehors !
- Fais au lit mon enfant !
- Au non, ma grand, je veux aller dehors.
- Bon, mais pas pour longtemps.

Le bzou lui attacha un fil de laine au pied et la laissa aller.

Quand la petite fut dehors, elle fixa le bout du fil à un prunier de la cour. Le bzou s'impatientait et disait : "Tu fais donc des cordes ? Tu fais donc des cordes ?"

Quand il se rendit compte que personne ne lui répondait, il se jeta à bas du lit et vit que la petite était sauvée. Il la poursuivit, mais il arriva à sa maison juste au moment où elle entrait.



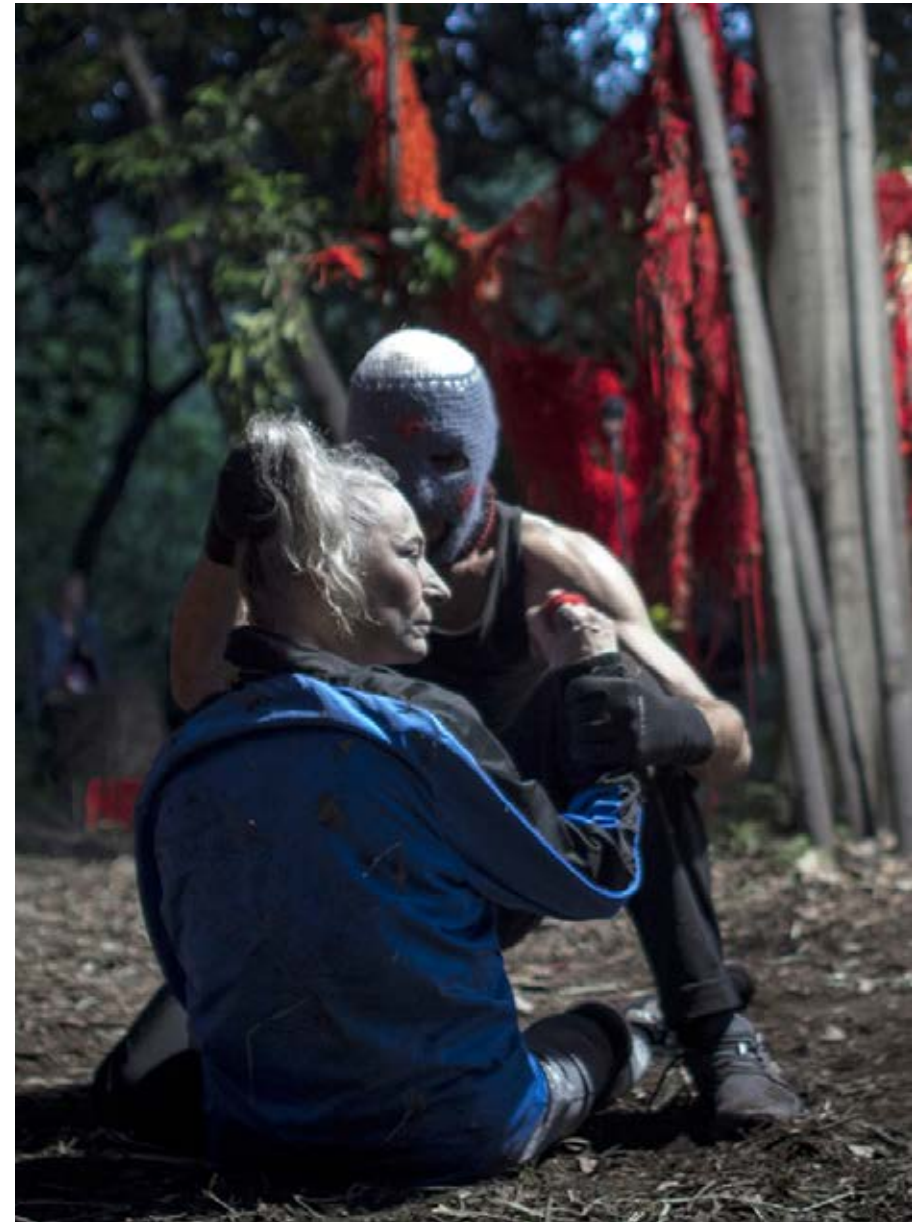


# Les espaces verts : parcs et jardins publics

Le danger que le Chaperon rouge va affronter seul dans la forêt est le même que celui redouté par toutes les femmes, la nuit, dans des rues désertes. A priori l'espace public est mixte, mais il demeure un lieu où les déséquilibres entre les deux sexes restent profonds. De jour, ça ne se voit pas. Mais de nuit, les femmes vont d'un point à un autre par nécessité et ne stationnent jamais. Toutes les mères transmettent à leurs filles leurs stratégies de protection, non celles de défense : *"Porte des pantalons, maquille-toi sobrement, marche vite, évite les rues désertes..."*

Éduquées à subir, les femmes redoutent qu'on abuse de la faiblesse de leur sexe. *"Les petites filles sont dressées à ne jamais faire de mal aux hommes, et les femmes rappelées à l'ordre chaque fois qu'elles dérogent à la règle"*, nous dit Despentes dans King Kong Théorie. Elle nous dit aussi : *"Je suis furieuse contre une société qui m'a éduquée sans jamais m'apprendre à blesser un homme s'il m'écarte les cuisses de force, alors que cette même société m'a inculqué l'idée que c'était un crime dont je ne devais jamais me remettre."*

En choisissant les parcs et les jardins publics, je souhaite convoquer toutes les représentations et les fantasmes de peur qui y sont associés. Ces espaces fermés à clé la nuit par les municipalités, vont devenir le plateau idéal d'un Chaperon d'aujourd'hui.





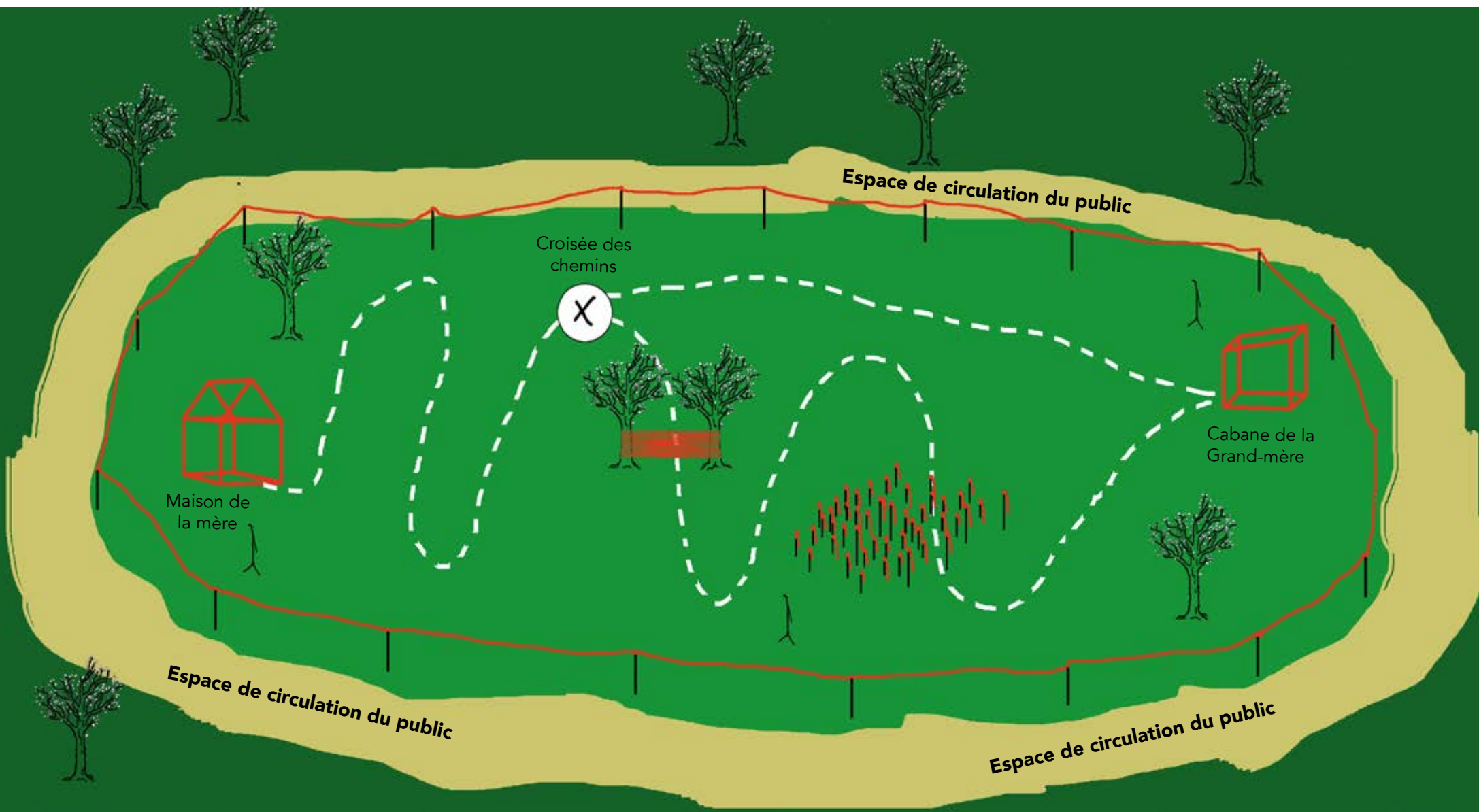
# Trois générations de femmes et un loup

*"Le destin féminin se joue en trois temps : puberté, maternité, ménopause, trois temps qui correspondent à trois classes généalogiques : jeune fille, mère, grand-mère. Le cycle de la reproduction se trouve en effet, du point de vue de la société, bouclé quand, du fait qu'une femme devient mère, sa mère devient grand-mère : le jeu se joue donc à trois. La petite fille élimine déjà un peu sa mère le jour de sa puberté, encore un peu plus le jour où elle connaît l'acte sexuel, et définitivement si celui-ci est procréatif, en d'autres mots, au fur et à mesure que ses fonctions génésiques s'affirment. Mais c'est aussi une image vampirique qui nous est proposée quand le sang afflue chez la fille – condition première de son destin génésique – il doit quitter la mère qui va se trouver dépossédée de son pouvoir de faire des enfants comme dans un jeu de vases communicants.*

*Et le conte dit plus : la fille conquiert ce pouvoir sur sa mère, elle le lui prend, elle l'absorbe au sens propre. Ce que nous dit donc le conte, c'est la nécessité des transformations biologiques féminines qui aboutissent à la supplantation des vieilles par les jeunes, mais de leur vivant les mères seront remplacées par leur fille, la boucle sera bouclée avec l'arrivée des enfants de mes enfants. Moralité les mères-grands seront mangées." Yvonne Verdier*



# Plan de l'espace de jeu



# Une installation théâtrale

La chaîne des contes s'inscrit dans la durée : la durée de chaque histoire qui varie en fonction de l'inspiration du conteur, et la durée impalpable de la transmission de génération en génération à travers les siècles. Dans cet éternel recommencement, la fable vit sa vie et se transforme à l'infini. Pour faire vivre aux spectateurs l'idée même de cette répétition, la structure de la proposition est constituée de deux séances identiques composées de quatre chapitres.

Chaque chapitre raconte une fois *le Petit Chaperon rouge* et est teintée par une thématique portée par les figures féminines. La Grand-mère, la mère et les Chaperons s'expriment à l'endroit de leur âge et de leur expérience. Il est question de puberté, de maternité, de ménopause, de désirs et de sexualité, de transmission intergénérationnelle, de rapports hommes/femmes aujourd'hui, de comment on les vit et surtout de comment on les rêve...

Le public est invité à suivre une ou deux séances pour découvrir tous les points de vue.

Ouverture des portes 20h20

## **Séance 1 : 20h30 à 21H30**

Chapitre 1 : Les Portraits

Chapitre 2 : Les Âges d'or

Chapitre 3 : Le Prince charmant

Chapitre 4 : L'Arbre généalogique

Remise à zéro 10 minutes

## **Séance 2 : 21h40 à 22h40**

Chapitre 1 : Les Portraits

Chapitre 2 : Les Âges d'or

Chapitre 3 : Le Prince charmant

Chapitre 4 : L'Arbre généalogique

Fin du conte

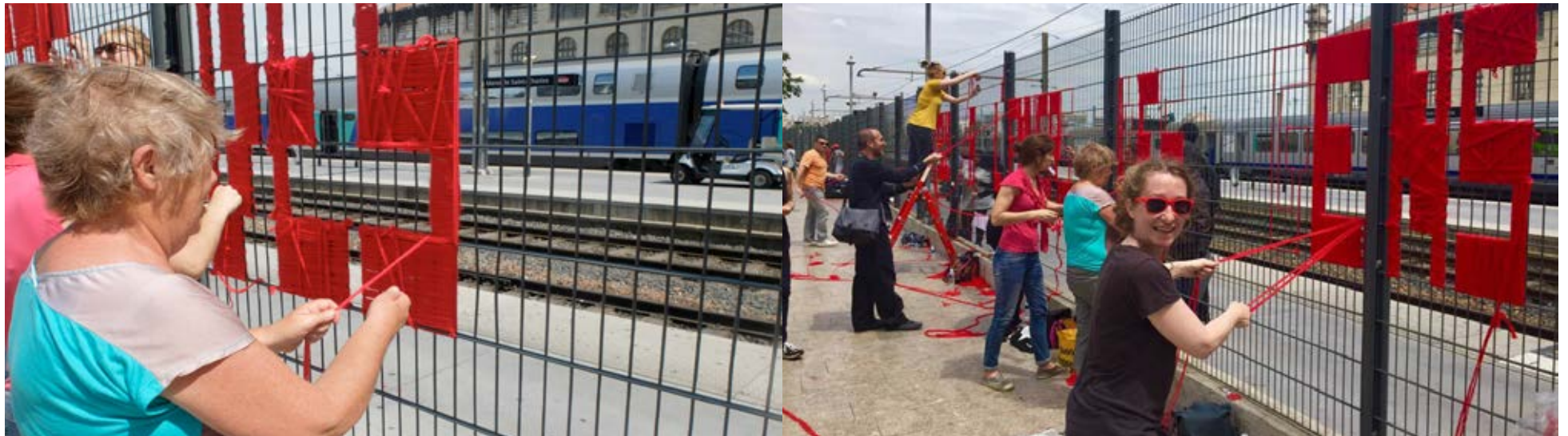


# Action artistique - Street art participatif

**BRODER LA VILLE** est un projet d'intervention urbaine diffusant des messages dans l'espace public.

Dans le cadre d'ateliers d'écriture, nous invitons des groupes de personnes à interroger leur rapport à la peur pour en faire un inventaire subjectif et poétique. Nous choisissons deux phrases issues de ces ateliers et nous les brodons au fil de laine rouge sur des trames présentes dans la ville (grillage, clôture, barrière, mobilier urbain...). Il s'agit de revendiquer de l'intime dans l'espace public et de faire vibrer la poésie d'une phrase dans un espace particulier.

BRODER LA VILLE s'est développé à Marseille avec Le Merlan, scène nationale, dans les Hauts-de-Seine avec les équipes de 6 événements artistiques: le Festival Parades à Nanterre, Play Mobile à Châtillon et Malakoff, Nanterre Amandiers - Centre Dramatique National, Les Petits Pois à Clamart, l'Urban Week de La Défense, la Fête des Vendanges de Bagneux, le Festival des Vendanges de Suresnes, à Port St Louis du Rhône avec Le Citron Jaune...







# Critique sur Toutelaculture.com par Mathieu Dochtermann

## Edith Amsellem revisite le Petit Chaperon Rouge et accouche du magistral « J'ai peur quand la nuit sombre »

**Oeuvre théâtrale exceptionnelle créée au Merlan scène nationale de Marseille en mai J'ai peur quand la nuit sombre de la compagnie ERd'O d'Edith Amsellem impressionne et étonne. Impressionne, par la maîtrise du matériau, une retransposée du conte traditionnel du Petit Chaperon Rouge dans ce qu'il a de plus cru, par la précision de la mise en scène, par l'incarnation viscérale offerte par les comédien(ne)s. Étonne, par sa scénographie inventive, plastiquement superbe, par son investissement de ces espaces publics particuliers que sont les parcs et jardins. Puissant, bouleversant jusqu'à l'intime, subtil néanmoins.**

Un espace planté d'arbres. La nuit. Un rendez-vous au cœur des ténèbres, à l'écart des routes balisées. Une buvette sur le chemin. Déjà, la couleur rouge se décline, dans les arbres et les fourrés, ça et là des fils de laine écarlates commencent de tisser la métaphore. Pour exorciser la peur, autant aller la chercher là où elle est tapie... Ce qui n'empêche pas d'accueillir le spectateur avec un sourire. Et de lui donner le mode d'emploi : libre de boire, libre de fumer, libre de circuler, de tout voir, de ne rien voir, de choisir son histoire et son point de vue.

Car ce qui frappe immédiatement, en dehors du lieu, insolite, parc habituellement fermé au public à la nuit tombée, c'est la scénographie : immédiatement singulière, intrigante, toute de métaphores visuelles, elle autorise au spectateur toutes les évolutions possibles autour de ce qui est désigné comme scène. L'espace de jeu, central, tout en longueur, est délimité par un cordon de laine rouge tiré entre les arbres. Dans son ovale, des espaces plus ou moins clairs, des figures plus ou moins identifiables, découpées dans la lumière des projecteurs : une maison stylisée représentée par ses arrêtes, un mur de parpaings blancs, un mannequin rouge là-bas dans le fond, et partout le rouge, de cette même laine qui tisse costumes, éléments de décor, accessoires, barrières symboliques. Quelques bancs, ça et là, pour en user si et comme on le souhaite. La voix d'Edith Amsellem, froide et robotique, qui explique les codes, guide le spectateur dans son appréhension de ce lieu, éphémère, déroutant, troublant.

Se mélangent les spectateurs des séances précédentes, et ceux qui viennent d'arriver. A l'invite de la metteuse en scène, les premiers sont invités à rester pour mieux profiter d'autres narrations, d'autres points de vue, d'autres façons de traverser l'histoire, ou plutôt les histoires. Les comédien(ne)s sont déjà en scène, quatre femmes, un homme, ils marchent, s'ébrouent, vaquent à leurs préparatifs, ils vivent leur vie et entrent dans la peau de leurs personnages sous nos yeux, dans le clair-obscur schizophrénique de l'interprète se mettant en condition, le entre chien et loup de l'art théâtral.

La représentation commence par un prologue : une version du conte collectée au 19ème siècle mais dont les origines se perdent dans les brumes du Moyen-Age, bien moins mièvre et réductrice que la version moralisatrice de Perrault ou que la version infantilisante des frères Grimm. Une chatte y insulte la petite fille qui, trompée, mange la chair de sa grand, le bzuou (qu'on n'appelle pas alors « loup ») a des desseins plus clairement sexuels, mais, surtout, le Petit Chaperon Rouge, par les ressources de sa propre ingéniosité, parvient finalement à échapper au danger. C'est une version qu'on aimerait entendre plus souvent qui est là exhumée par les recherches d'Edith Amsellem, plus crue mais chargée de bien davantage de pouvoir que les fades déclinaisons que les 19ème et 20ème siècles ont mises à la mode.

En quatre actes ou « boucles », le conte est ensuite retransposé, en travaillant à chaque fois un aspect différent de ce qu'il recèle en messages cachés et en puissance métaphorique. Masculinité et féminité – et leurs rapports, d'antagonisme comme de séduction –, transmission des codes et des comportements de génération en génération de femmes, déplacements des rôles au sein de la lignée maternelle – les filles deviennent femmes puis mères puis grand-mères, inexorablement, depuis les temps les plus reculés de l'espèce –, injonction à craindre le viol et à se projeter d'avance comme proie sans défense – difficile de ne pas penser à Virginie Despentes –, sexualité évidemment, dévoration aussi : le cocktail est explosif. Surtout quand on empoigne le matériau sans ménagement, et qu'on fait tout remonter brutalement à la surface. Qu'on s'y plonge, résolument, sans obscénité, mais aussi sans fausse pudeur, surtout pas de celle inculquée par les convenances, par le ce-dont-on-ne-peut-pas-parler-si-crûment.



**C'est un électrochoc. Une explosion. Une traversée qui secoue, prend aux tripes, les tord pour mieux en essorer les noires humeurs des peurs intériorisées, des tabous qui hantent.** Cela passe encore, en partie, par des métaphores. Mais tout finit par être explicité, dans les actes – avec des meurtres, des violences sexuelles, des jeux de séduction très crus aussi – comme dans les paroles. Chacune dit sa vérité, de son point de vue, son vécu à l'endroit où elle en est de sa vie – jeunes femmes tout juste pubères, mère, grand-mère. Le bzou, lui, est silencieux : il est animal, il est homme mais il a aussi sa part de féminin, il est corps et il est pulsions, il est sans inhibitions et il fascine, mais il est muet.

**C'est violent, mais pas d'une violence gratuite, inutile, absurde, et donc abjecte. C'est violent d'une violence salvatrice, vraie, constructive, de celle qui fait voler en éclats les volets rouillés qui depuis trop longtemps barrent l'accès à la lumière.**

Toute l'audace du pari d'autrice et de metteuse en scène est dans la construction des histoires de ces personnages qui s'entrelacent, et qui se déroulent dans le même temps, dans des espaces contigus, avec l'originalité supplémentaire d'instaurer, à la fin de chaque « boucle », une remise à zéro, où bzou et grand-mère ressuscitent si nécessaire, où les rôles peuvent glisser d'une interprète à une autre, où les symboles et les thématiques se renouvellent. Au spectateur la liberté de faire ses choix, de suivre un lieu, un personnage, un(e) interprète, un angle de vue. De composer son spectacle. De prendre, ou de refuser, de réfléchir ou de ressentir, d'être actif ou de rester statique.

Les interprètes se sont emparé(e)s à bras-le-corps de cette proposition, pour la jouer sans retenue, en faire leur chair même. Yoann Boyer dans le personnage du bzou est absolument sublime : pris dans une transe où son corps parle par le moindre de ses gestes, il lèche, étrangle, monte aux arbres, plante des banderilles dans le sol meuble, danse au milieu de la clairière avec la même intensité brûlante. Il est présence presque pure, plus animal qu'homme, mais exprime aussi sa part de fragilité, de soif d'amour, de solitude triste. Un miracle d'équilibre dans une interprétation des plus difficiles. Anne Naudon campe brillamment une mère complexe, tiraillée par le passage des générations, face à sa finitude et à son inquiétude pour les filles qu'elle a engendrées. Laurence Janner, d'une justesse désarmante, est une grand-mère magnifique, une combattante pleine de vie et d'énergie qui s'ingénie à entraîner ses petites-filles au combat au corps-à-corps. Laurène Fardeau et Sophia Chebchoub sont les deux Chaperons Rouges, deux sœurs qui doivent traverser toutes les transformations et les initiations, faisant aussi bien l'apprentissage de la violence, de l'amour, de la sexualité, de leur nouvelle place en tant que femmes, que du danger et de ce qui transforme la peur en détermination. Laurène Fardeau, en plus d'être extrêmement juste dans son jeu, a un talent certain pour la chanson – on laisse au spectateurs la surprise de découvrir le choix très judicieux des œuvres interprétées.

On pourrait continuer à écrire longtemps sur la complexité et l'adresse de l'écriture, sur les nuances du jeu, sur le rôle du regardeur – terme qu'on devrait peut-être ici préférer à spectateur.

**Mais la conclusion, à la fin, s'impose de même : il s'agit là d'une œuvre extrêmement puissante, d'autant plus forte qu'elle s'empare frontalement – et avec grand talent – de thèmes absolument centraux de la psyché individuelle comme collective. Plus d'une fois, les yeux se détournent ou au contraire restent rivés à une scène qui fascine. Plus d'une fois la gorge se noue, les poitrines se serrent, les cœurs battent plus vite et plus fort. On est là au plus proche de la vocation, de la vertu et de la force du théâtre : révéler, au groupe comme à l'individu, ce qu'ils s'ingénient à se cacher, pour mieux leur permettre de le garder à la conscience. Voir même peut-être pour commencer à exorciser le mal.**

Du théâtre qui n'oublie pas qu'il est un rituel.

Du théâtre qui peut changer le monde, si jamais il en fut un qui eût ce pouvoir.

Une œuvre à ne pas manquer, de celles qui marquent durablement une histoire de spectateur.

# ERd'O

Édith \_\_\_\_\_ Amsellem

c/o Le Merlan scène nationale de Marseille  
Avenue Raimu - CS 70 511  
13 311 Marseille Cedex 14  
04 91 11 19 47

**Administration / Production / Diffusion**

Lydia Ramos 06 61 57 26 74  
oignonsprod@gmail.com

**Artistique**

Edith Amsellem  
amsellem.edith@gmail.com

**Technique**

William Burdet 06 01 78 18 91  
william.burdet@gmail.com